

LES AUTRES NE SONT PAS  
DES GENS COMME NOUS



J.M. ERRE

---

LES AUTRES NE SONT PAS  
DES GENS COMME NOUS

ROMAN

BUCHET ● CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023.  
ISBN : 978-2-283-03653-2

À Pascale, Christine et Claire  
qui ne sont pas des gens comme les autres.



## Julie

### Normalité ou monstruosité ?

Je m'appelle Julie, j'ai vingt-cinq ans et j'habite un village de Lozère nommé Margoujols. On dit de moi que j'ai l'esprit vif, beaucoup de curiosité et un humour noir parfois féroce. Je suis une lectrice passionnée et je pratique l'écriture en amatrice. J'aime la danse classique, le patinage artistique et le punk rock celtique hardcore. Je suis accro aux réseaux sociaux, féministe, écolo, libre et révoltée, mais il m'arrive aussi de rêver au grand amour de conte de fée, et même de m'imaginer avec une flopée de moufflets. Je suis normale, quoi.

Ajoutons à présent un détail à mon portrait. Mon petit truc en plus qui me donne toute ma personnalité : je suis tétraplégique de naissance.

Suite à un accouchement difficile, j'ai hérité d'un corps à euphémismes : différent, singulier, en situation de handicap, en position de non-réalisation des habitudes de vie d'une personne. Le truc sympa, quoi (oui, j'ai aussi hérité d'un cerveau à antiphrases).

Je suis prisonnière d'une carcasse inerte, avec le regard torve, la bouche ouverte et la bave abondante comme équipements de série. Je ne vivrai jamais le grand amour, je n'aurai jamais d'enfant et ce n'est pas demain la veille qu'on me verra m'agiter en tutu sur une scène. Je suis clouée à vie dans un fauteuil high-tech connecté à un ordinateur que je suis capable de manier grâce à l'unique morceau de ce corps inutile que je parviens à bouger : mon majeur de la main droite, dressé en permanence vers le ciel comme pour lui adresser un message (mais lequel ? Mystère).

Là, on est d'accord, la normalité vient d'en prendre un coup. Je dirai même, d'après certains regards croisés dans la rue, que d'aucuns me rattachent plus communément au domaine de la monstruosité. C'est en tout cas mon



impression, mais je suis peut-être paranoïaque, en plus du reste (c'est mon côté gourmande).

Si vous avez reçu un semblant d'éducation à la compassion, et si j'ai su réveiller en vous la sourde angoisse de vous retrouver un jour dans ma position, je dois avoir capté votre attention. C'est l'avantage de mon handicap pour l'activité d'écriture que j'ai l'ambition de mener : la *captatio benevolentiae* est facilitée. Pour une fois que ma condition de monstre de foire me sert à quelque chose, j'en profite. Vous allez me lire avec bienveillance, j'en suis sûre.

Avant de commencer, je dois signaler qu'un problème s'est posé à moi quand je me suis mise à écrire. Un problème auquel même les plus grands sont confrontés aujourd'hui. J'explique. Vous souvenez-vous du texte que la jeune poétesse noire américaine Amanda Gorman a lu lors de l'investiture de Joe Biden, et qui a été l'objet d'une polémique internationale lorsqu'il s'est agi de le traduire ? La question n'a pas été « qui a le talent nécessaire pour le faire ? », mais « qui a le droit de le faire ? ». Aux Pays-Bas, Marieke Lucas Rijneveld, jeune écrivain non-binaire un temps choisi, s'est retiré après des

reproches liés à la couleur de sa peau. L'auteur cochait toutes les cases sauf la case noire. Même problème au cinéma : le remake américain du film *Intouchables* a provoqué un tollé aux États-Unis parce que l'acteur qui jouait le personnage handicapé était un homme valide. Toujours à Hollywood, Scarlett Johansson, qui devait incarner une personne trans à l'écran, a dû renoncer à ce rôle après de vives critiques sur sa légitimité en tant que cisgenre. Dans le même registre, l'autrice Jeanine Cummins a dû annuler la tournée de promotion de son roman *American Dirt*, racontant la fuite d'une mère mexicaine et de son fils vers la Californie, à cause d'une violente polémique sur l'appropriation culturelle lui déniait le droit de se faire la porte-parole des clandestins sans appartenir elle-même à ce groupe.

Que dire de tout cela, sinon que l'ambiance du moment facilite la tâche d'une personne comme moi qui caresse le rêve de devenir écrivaine. Si l'on ne peut donner la parole qu'à des personnages qui correspondent à notre identité, le problème de l'inspiration s'en trouve fortement facilité. Je sais d'avance

que tous les protagonistes de mes futurs récits seront des jeunes femmes lozériennes tétraplégiques paellaphiles et artichautphobes. C'est pratique.

Ce qui m'embête un peu, c'est que j'envisageais naïvement la littérature comme un bon moyen de sortir de mon corps, de m'oublier un moment, de vivre d'autres vies que la mienne. Si je ne peux mettre en scène que des personnes qui me ressemblent, on va avoir droit à un festival de cabossées de la vie, pas sûr que ça soit très fun... Alors tant pis, je prends le risque. Je vais commencer ma galerie de portraits avec un truc foufou : je vais faire parler une femme valide. Carrément. Venant de quelqu'un qui ne s'est jamais baladé sur ses deux pattes, je ne vous dis pas la cascade intellectuelle. Mais bon, j'aime le risque. Mon personnage s'appelle Mado Legoupil, c'est la femme du maire d'une charmante bourgade du sud de la France nommée Croquefigue-en-Provence. Une femme toute en normalité, rien en monstruosité : j'espère que personne ne sera choqué par cette appropriation culturelle ?

Et surtout, je croise le majeur pour qu'aucun mâle blanc de plus de cinquante ans n'ait jamais l'idée de me piquer ma voix pour écrire ses livres. Ce serait vraiment la honte pour lui.

## Mado

Coucou, ma Brigitte ! Ça va, ma belle ? Tu me reconnais ? C'est Mado ! Les infirmières m'ont dit que tu étais réveillée, alors je suis venue t'embrasser. Ça sert à ça, les amies ! Surtout qu'il paraît que tu n'as pas eu beaucoup de visites ? Aucune même, si j'ai bien compris... Célibataire sans enfant, c'est sûr que ça limite les possibilités. Et comme tu as très peu d'amies... C'est vrai, tu es quand même très isolée... Surtout depuis que tu es au chômage... Enfin, tu m'as moi, c'est bien suffisant pour te remonter le moral, n'est-ce pas ? Hahaha !

Bon, franchement, tu as bonne mine. Ah oui, juré... De grosses cernes, mais c'est rien. Le cheveu gras, c'est normal. Et les kilos en trop, tu les avais déjà en arrivant. Hein ? Oui,

l'infirmière m'a dit que tout s'était bien passé. L'anesthésie, l'opération, l'arrêt cardiaque, tout ça... Tu as eu raison, il fallait le faire... Bien sûr... C'est ce que le chirurgien t'a expliqué aussi ? Il faut l'écouter. Ils savent de quoi ils parlent, ces gens-là, ils ont eu le bac quand même.

De toute façon, je l'ai toujours dit : est-ce qu'on en a vraiment besoin de deux ? Honnêtement ? Deux ? On s'encombre de trop de choses aujourd'hui. Les gens ont tout en double. Je le dis tout le temps à mon fils Toussaint : « Une génération d'enfants gâtés, voilà ce que vous êtes ! » Alors que ça soulage toujours de faire un peu le vide. Mais oui... Et puis, si ça t'a évité la gangrène, c'est le plus important, non ? De toute manière, tu ne t'en servais pas trop, hein ? De ta jambe, tu ne t'en servais pas trop ? Tu n'es pas sportive, tu ne fais pas de randonnée, tu ne fais même pas de vélo ! Tu passes tes journées dans le canapé devant la télé. Même pour aller chercher ta baguette à la boulangerie de Croquefigue, tu prends la voiture. Alors une jambe ou deux, pff... En plus, tu as de la chance, c'est la gauche. Tu achèteras une

automatique et c'est réglé. Tu auras même des places réservées. Pour toi qui ne sais pas faire un créneau, c'est pratique.

Faut se simplifier la vie... Mais oui... Bon, tu trouveras toujours des petits malins qui te diront que deux, c'est mieux. Mais ça dépend pour qui, y a pas de règle. C'est une manie en France, on veut toujours tout standardiser. Tout le monde pareil, nivellement par le bas, pas une tête qui dépasse. Ou pas une jambe ! Hahaha ! Oui, c'est important l'humour pour le moral... Bref, rassure-toi, avec le peu d'activité physique que tu fais, tu sentiras à peine la différence.

Sinon, je peux voir ? C'est pas tous les jours qu'on a l'occasion. J'ai déjà vu des moignons dans des films, mais c'est pas pareil en vrai. Ah oui... c'est bien fait ! Ils sont forts quand même ! Dis-moi... Au début, ils ne devaient pas couper en dessous du genou ? Le chirurgien a décidé de tailler plus haut au dernier moment ? Comme chez le coiffeur, quoi. La coupe d'été. On part sur ça et, finalement, on te ratiboise de ça... En même temps, qu'est-ce que tu aurais fait avec une jambe qui s'arrête

au genou ? Le truc qui pendouille, ce serait plus embêtant qu'autre chose. Là, au moins, c'est propre. Enfin, façon de parler...

Et sinon, ça va ? Le moral ? C'est le plus important. Pour avoir le moral, tu dois te dire que tu n'es pas toute seule dans ton cas. La jambe, il y a des précédents célèbres. Tu sais que Rimbaud n'avait qu'une jambe ? Rimbaud, le poète homosexuel ! Souviens-toi, son histoire du type qui dort dans l'herbe avec une veste trouée tachée de ketchup. Tu avais essayé de le réciter au collège, toute la classe avait bien rigolé. Bref, Rimbaud, il n'avait qu'une jambe. Enfin, au début, il en avait deux, comme tout le monde ; mais après on lui en a coupé une. Et après, il est mort. Donc, même des grands artistes. T'es pas toute seule.

Et Oscar Pistorius, tu vois qui c'est ? Un athlète handicapé. Il est né sans jambes, lui, carrément. Je crois que sa mère avait pris de l'aspirine pendant sa grossesse. Ou de la Lysopaïne, un truc comme ça. Bref, pas de jambes du tout. Eh bien, on lui a mis des lames en métal à la place et il a gagné des médailles olympiques ! Eh oui, madame ! Conclusion, pour toi qui



voulais te mettre au footing depuis longtemps, c'est idéal. Comme Oscar Pistorius. Bon, là, il ne court plus beaucoup parce qu'il est en prison après avoir tué sa femme sur un malentendu. N'empêche, ça te montre qu'on peut tout faire sans jambe. Du sport, du meurtre, de la prison, comme tout le monde.

En plus, on le sait, les handicapés sont une grande famille. Toi qui te plaignais de la solitude, tu vas être servie. Les physiques, les mentaux, les sociaux, tu auras l'embarras du choix. Tiens, ce sera peut-être plus facile de te trouver enfin un mec. Ils sont beaucoup moins regardants quand ils sont aveugles, crois-moi. S'alléger, ça apporte toujours du bon, ça se confirme.

Et puis tu vas avoir droit à une allocation, non ? Avec les impôts que les gens normaux paient, j'espère bien ! Ils ont eu raison de te la couper entière, tu risquais de n'avoir qu'une demi-allocation. Qu'est-ce que tu as ? Tu pleures ? C'est normal. C'est la dépression post-partum, comme après l'accouchement. C'est connu. Tu perds une partie de toi, ça te déprime. Ta jambe, c'est comme un bébé... Oui, bien sûr, un

bébé, ça grandit... Mais pas toujours, tu sais... Ta jambe, c'est comme un bébé mort-né... Tu aurais dû lui donner un nom, c'est plus facile pour le deuil. Oui, pleure, ça ne peut pas faire de mal... À toi, en tout cas...

Allez, on se ressaisit et on voit le bon côté des choses ! Il y a toujours du positif. Regarde, toi qui voulais maigrir ! Ça fait des années que tu nous fatigues avec tes « je suis trop grosse, je ressemble à un sac ». Eh bien, là, tu as perdu au moins... Ça pèse combien une jambe ? Cinq kilos ? Dix ? Je ne me suis jamais posé la question. C'est vrai qu'il y a des questions qu'on ne se pose pas. C'est drôle, hein ? Pourquoi ? On ne sait pas... Et une tête, ça pèse combien ? Ça dépend du cerveau... Oui, y a des gens plus légers que d'autres à ce niveau-là... Mais une jambe ? Faudrait se renseigner. Demande-leur, ils ne l'ont peut-être pas encore jetée. Bien sûr, demande ! Tu n'oses jamais rien demander ! C'est quand même ta jambe ! Si tu veux la récupérer, ils sont obligés de te la rendre. En tout cas, dans un garage auto, tu peux repartir avec les pièces qui ont été changées, ça je le sais. Il n'y a pas de raison que ça fonctionne

différemment à l'hôpital. C'est nos impôts, quand même. Tu veux que je demande, moi ? Non ? Tu veux quoi ? Que je m'en aille ? Je comprends, tu dois être fatiguée. Allez, j'y vais. Bon courage, tu seras bientôt sur pied. Au singulier, haha ! Garde toujours ton humour. Bon pied, bon œil !

Tiens, à ce propos, comment va ton œil ? Ils t'opèrent quand, déjà ?



## Julie

### Rires ou larmes ?

Ma situation d'assistée à roulettes m'offre l'occasion de croiser beaucoup de Mado dans mon quotidien. Le genre de personnes devant lesquelles on ne sait pas si l'on doit rire ou pleurer. Devant moi, le choix est plus facile : si j'ai toujours généré une large gamme d'émotions chez les gens qui croisent ma route – crainte, gêne, répugnance, pitié –, jamais je n'ai suscité le rire. Cela pourrait paraître surprenant si on se réfère au philosophe Henri Bergson qui a consacré un essai à l'agitation des zygomatiques, et selon qui le comique naît « du mécanique plaqué sur du vivant ». En effet, qui mieux que moi pour incarner ce concept ?

Mon corps inerte est harnaché à un fauteuil roulant bourré des technologies les plus modernes, notamment un ordinateur qui me permet de parler avec une voix synthétique. Tous mes gestes sont assistés mécaniquement, ma chair et mes os ont fusionné avec les vis, boulons, rivets et roulements à billes. Je suis un être hybride de viande et de métal, une incarnation du transhumanisme. Pourtant, pendant des années, personne ne rigolait jamais en ma présence. Mon état était autant un tue-l'amour qu'un tue-le-rire. Les rares fois où quelqu'un m'associait au champ lexical du LOL, c'était pour citer *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais, d'un air funèbre en me tapotant la main : « Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Allez, passe une bonne journée, Julie. »

Il y a quelque temps, j'ai décidé de réagir. Comme je m'en voulais de faire mentir un illustre académicien français comme Riton Bergson, j'ai relevé le défi et je me suis lancée dans l'humour. Faire rire est devenu mon objectif au quotidien, et je m'y consacre avec tout le sérieux que cette discipline exige.

J'utilise par exemple les ressources de ma voix synthétique lors de mes visites aux commerçants, en variant les intonations et les accents. Quand vous demandez une baguette en prenant l'accent de Fernandel ou un steak haché avec le ton langoureux d'une femme fatale, vous faites naître plus d'un sourire sur le visage de vos interlocuteurs. Quand vous vous installez au resto en lançant « J'ai plus d'appétit qu'un barracuda » avec le timbre nasillard de Claude François, vous obtenez un beau succès dans la salle. Quand vous accueillez votre kiné en vous exclamant, façon Geneviève de Fontenay, « Hors de question qu'on me tripote avant le mariage ! », vous brisez la glace mieux qu'avec un pic. Et quand vous complétez l'habillage sonore d'un bruitage de type coup de klaxon de cacou, cri d'animal ou pet tonitruant, votre réputation de bouteuse-en-train est faite.

Alors le regard de vos interlocuteurs change. La nuance de compassion se dissipe, la touche de malaise s'efface, l'œil brille de l'éclat tout neuf de la complicité. Et lorsque, entre deux fous rires, quelqu'un vous lance un amical « Qu'est-ce que t'es con parfois ! », vous savez

que vous avez gagné. Le vivant triomphe sur le mécanique, et ma connerie me ramène à l'humanité.

Il n'en reste pas moins que faire rire est une entreprise difficile, dans laquelle on ne se lance pas sans risques. Beaucoup pensent que faire pleurer est bien plus confortable. Ce n'est pas mon ami Félix Zac, un grand dépressif amateur de séries Z, qui dira le contraire.

Prout.



## Félix

Lors du repas anniversaire de ses trente-cinq ans, entre la farandole fromagère de chez Auchan et l'Iceberg exotique by Picard, alors qu'il venait de s'assoupir sous l'effet d'un côtes-du-rhône aux arômes de mûre, banane et saindoux, Félix Zac fut visité par un songe qui lui dévoila son destin. En rouvrant les yeux sous les jets de croûtes de fromage de sa fille Zoé, sept ans, il eut enfin la révélation qu'il appelait de ses vœux depuis son premier rendez-vous chez le conseiller d'orientation du collègue Paul-Préboist. Après des années à expérimenter autant de voies professionnelles que de conseillers Pôle emploi, Félix savait maintenant quoi faire de sa vie. L'heure de la maturité avait sonné, le jour du travail stable était arrivé : il allait devenir humoriste.

Pendant que sa femme Sophie disposait trente-quatre bougies sur le gâteau, que sa mère Josette ramassait les miettes et que sa fille déployait son haut potentiel de connerie en sifflant en douce une flûte de mousseux pour faire passer la bougie qu'elle venait de boulotter en cachette, Félix se voyait déjà en haut de l'affiche. Il allait faire marrer les gens ! Mettre son imagination au service de la gaudriole ! Placer son écriture sous le signe du cocasse, du désopilant, de l'impayable ! Il lui avait fallu trente-cinq ans, mais cette fois ça y était, il tenait sa vocation. Il ne la lâcherait plus.

Après avoir soufflé les bougies et quelques miettes résiduelles, Félix partagea cette heureuse nouvelle avec sa famille. L'effet produit – immédiat, explosif, incontestable – ne put que le conforter dans le bien-fondé de sa résolution : la tablée éclata de rire. Sophie en cracha une pluie de champagne, Josette en tomba de sa chaise et Zoé profita de l'agitation pour descendre la flûte de sa grand-mère.

« Très drôle, lâcha Sophie, le rimmel ravagé par les larmes.

– À s'en taper le postérieur par terre, lança Josette en rajustant sa hanche.

– Merci », dit Félix, rayonnant de fierté devant ce premier public conquis.

En se servant un petit pousse-café pour apaiser son col du fémur, Josette se permit de rappeler à son fils qu'il ne s'était jamais fait remarquer jusque-là pour son tempérament comique. Souvent sombre, volontiers tourmenté et gravement velléitaire, il avait bien caché son jeu : tout le monde l'avait toujours cru dépressif.

« Tous les comiques sont dépressifs, s'exclama Félix, c'est connu ! On les imagine boute-en-train dans le privé, alors que ce sont des tempéraments torturés. C'est bien la preuve que j'en suis un ! »

La solidité du raisonnement obligea deux des femmes de la vie de Félix (la troisième était trop occupée à biberonner le verre de son papounet) à valider sa vocation naissante par un nouveau fou rire.

« Dites-moi, Sophie, reprit Josette, Félix ne nous avait pas déjà annoncé qu'il avait trouvé sa voie le jour de ses trente ans ?

– Si, c’était comme scénariste de films de série Z à l’époque.

– C’est ça ! Ça s’était terminé en catastrophe d’ailleurs.

– Oh, rien de grave. Félix avait juste failli finir en prison à cause d’un scénario volé qui l’avait impliqué dans une affaire de meurtres dans une maison de retraite.

– Oui, la routine, quoi. »

Alors que Sophie et Josette s’apprêtaient à encourager une nouvelle fois l’amuseur dans son projet burlesque par un festival de gloussements divers, Félix préféra clôturer la séquence avec une formule lapidaire d’une rare puissance rhétorique : « Oui mais là, c’est pas pareil. »

Retiré dans son espace personnel de travail, Félix tira la chasse en se rappelant que la plupart des comiques avaient été incompris à leurs débuts. Même Louis de Funès avait connu une traversée du désert ! Même Coluche avait tiré le diable par la queue ! Même Francis Lalanne en avait bavé ! Félix déroula les prémisses d’un implacable syllogisme : tous les génies de l’humour ont d’abord été ignorés, je suis d’abord ignoré, donc... L’imparable conclusion

de son raisonnement le réconforta. Il avait à coup sûr un sacré talent.

Il ne lui restait plus qu'à créer.

Bien campé devant son ordinateur, Félix se mit au travail. Allumage de l'ordinateur, OK. Ouverture de Word, sans problème. Sélection d'un nouveau document, facile. Écriture du titre, *Gag*, les doigts dans le nez. Toutes les opérations se déroulaient avec une facilité déconcertante. Félix sentait la griserie s'emparer de lui.

Il décida de commencer par un sketch, un format court idéal pour s'échauffer. Il ricana en pensant à Sophie et Josette qui devaient l'imaginer sécher devant sa page blanche. Eh bien non ! Les idées fusèrent façon spectacle pyrotechnique. Quelques minutes lui suffirent pour noircir deux pages. Un décor simple planté en quelques traits (une animalerie), deux personnages antagonistes fortement typés (un vendeur fourbe et un client psychorigide) et un objet conflictuel (un lapin mort) entraînant une cascade de répliques hilarantes. Félix se relut dans un état second, sautillant sur son siège, le cerveau s'égayant dans une piscine de sérotonine.

Coup d'essai, coup de maître ! Objectivement, c'était très drôle.

Rapidement, pourtant, le doute s'installa. Le bain hormonal refroidit, la griserie vira grise mine. Félix comprit ce qui clochait : il venait de récrire presque mot pour mot un des sketches les plus connus des Monty Python, *The Dead Parrot. Le Perroquet mort...* Dans sa version, le fameux perroquet était remplacé par un lapin, mais pour le reste il fallait regarder l'évidence en face : la contrefaçon sautait aux yeux.

Passé un moment de stupeur, la situation fit rire Félix de bon cœur. Il s'était nourri au sein des grands comiques tout au long de sa vie, rien de surprenant à ce qu'il débute par une petite régurgitation ! L'humoriste nourrisson devait faire son rot, qui pouvait s'en étonner ? Félix adressa un salut amical à ses illustres collègues John Cleese et Michael Palin qu'il comptait bientôt rejoindre au panthéon des clowns, puis il plaça son lapin mort dans la corbeille et se remit à l'ouvrage.

Une idée lumineuse s'imposa aussitôt. Elle prendrait la forme d'un scénario de bande dessinée, car Félix sentait que son humour était du

genre à se déployer sur tous les supports. Une planche, deux planches, trois planches... Les minutes passaient et les cases se remplissaient sans peine de situations burlesques mettant en scène des personnages inspirés des séjours de Félix en colonie de vacances : un moniteur dépassé par les événements face à des jeunes aux mœurs dissolues. Des situations aussi enjouées qu'osées, un humour débridé explosant les tabous, voilà qui allait faire grand bruit dans notre époque corsetée où l'on ne pouvait plus rien dire ! Félix allait une bonne fois pour toutes clore l'interminable débat autour la question éculée « Peut-on rire de tout ? » en lui apportant une réponse aussi définitive que cinglante. Il tenait là un sujet qui ferait grincer des dents, mais qui lui vaudrait un succès qui... sauf que... comment... L'évidence foudroya Félix en plein gag. Comment ne s'en était-il pas rendu compte tout de suite ? Les joyeusetés qu'il venait d'écrire n'avaient rien d'inédit. Elles étaient tirées d'une BD du grand Gotlib qui avait bercé son adolescence : *Hamster Jovial et ses louveteaux*. Il avait remplacé le cadre du scoutisme par celui de la colonie de vacances,

mais tout le reste était identique ! Rhââ, pas lovely du tout ! On peut rire de tout, mais pas en piquant les blagues des autres !

Après un long moment de sidération, Félix demanda pardon à l'immortel papa de Gai-Luron, puis se força à pouffer de la situation. Pourquoi dramatiser ? Il avait été bien naïf de croire que toute l'originalité de sa personnalité comique s'exprimerait dès les premiers mots jetés sur le clavier. Il était normal de passer par une étape d'hommage aux grands Anciens, un stade d'imitation avant de voler de ses propres ailes. Molière n'avait-il pas puisé sans vergogne dans Plaute ? Que serait La Fontaine sans ses emprunts à Ésope ? Et les Charlots, hein ? Où avaient-ils déniché leur nom ? Ces illustres exemples rassérénèrent Félix qui reprit sa besogne sans tarder.

Plusieurs heures durant, il esquissa des sketches et des scénarios, ébaucha des nouvelles et des saynètes, débita sans relâche de la vanne et du trait d'esprit avec une ténacité qui inquiéta sa femme et sa mère, peu habituées à des manifestations de persévérance de sa part. À la fin de la journée, Félix dut pourtant admettre qu'il était



confronté à un sacré problème. Le hic, c'est qu'il y avait un couac. Derrière chaque perle d'humour ciselée par ses soins, Félix finissait par repérer une réminiscence, un souvenir de lecture, une référence à un modèle. Quelle que soit l'idée qu'il couchait sur son écran, il identifiait au mieux un pastiche, sinon un emprunt, au pire un plagiat.

Chacune de ses trouvailles se plaçait instantanément dans les ombres de Michel Audiard, Pierre Desproges, les Monty Python, le Splendid, Franquin, Gotlib, Les Nuls, Coluche, René Goscinny, Louis de Funès, Goossens, Édika, les Inconnus, Raymond Devos, Bernard Patafiolle, Guy Bedos, Woody Allen, Alexandre Astier, Albert Dupontel, Florence Foresti, Groland, Fernandel, Bourvil, Édouard Balladur et tant d'autres. L'Olympe des rigolos était penché sur son épaule pendant qu'il écrivait (sauf Bernard Patafiolle, excusé pour cause de non-existence). Félix était connecté à leur souffle, branché à leur oxygène, sous assistance inspiratoire.

L'angoisse s'installa entre sa vésicule biliaire et son duodénum. Les doutes s'affolèrent dans son lobe occipital. Ses glandes sudoripares se

mirent à le battre froid. Impossible d'écrire un mot de plus avec cette incertitude au ventre. Comment être sûr que le gag que l'on vient de trouver est inédit ? Comment savoir si ce qui a surgi de nous comme un éclair d'originalité bouffonne n'est pas la régurgitation d'un festin de truculence dégusté à la table d'un autre ? Comment avoir la certitude qu'on ne sombre pas dans la contrefaçon, même de bonne foi ? Le souvenir de Gad Elmaleh et autres stand-uppers français accusés d'avoir pillé leurs homologues américains acheva de tétaniser Félix. Le problème majeur de l'humoriste n'était pas la page blanche, mais bien le plagiat !

Cette pensée se figea dans son esprit. Il se dit qu'elle le bloquait telle une ancre dans le sable du doute, empêchant le voilier de la création de hisser le grand foc pour fendre les flots tumultueux de l'océan de l'Art. Il se dit aussi qu'employer des métaphores filées à base d'ancre et de grand foc, qu'un auteur normal ne voudrait décentement pas utiliser, était peut-être une bonne façon d'éviter le plagiat. En voilà une idée : l'originalité par la nullité, c'était peut-être la solution ? Mais l'espoir qui venait

de renaître s'éteignit aussitôt quand Félix flaira l'haleine malodorante d'un autre groupe qui se pressait dans son dos : la tribu des bras cassés de l'humour, beaucoup plus peuplée que celle des génies. Inutile d'emprunter les caniveaux de la blague, ils débordaient déjà.

La vocation de Félix venait-elle de s'éteindre dans l'œuf ? Non, elle n'était que reportée. Il deviendrait humoriste, mais il avait d'abord un travail à accomplir pour assurer ses arrières. Plus précisément un ouvrage à composer : un catalogue raisonné du drolatique.

Afin de mener une brillante carrière de farceur débarrassé de l'épée de Damoclès du plagiat, Félix entreprit de recenser tous les gags, bons mots, traits d'humour, plaisanteries, calembours, contrepèteries, turlupinades, épigrammes et autres pitreries inventées par ses prédécesseurs. Il se plongea corps et âme dans l'entreprise, parcourant des milliers de bandes dessinées, romans, pièces de théâtre, recueils de sketches, almanachs Vermot, compilations Carambar. Il visionna des montagnes de comédies et des myriades de seuls en scène. Il étudia des kyrielles d'*Au théâtre ce soir* et des monceaux

de *Grosses Têtes*. Il écuma les réseaux sociaux à la rencontre des pitres Instagram et des bouffons YouTube. Il se consacra au tordant du matin au soir, de l'Antiquité à nos jours, de bidonnages en gondolages, de marrades en cachinnations, pour le meilleur et pour le rire (blagounette recensée deux mille quatre cent trente-six fois depuis 1712).

Cinq années furent nécessaires pour venir à bout de ce monumental projet. Cinq années pour rédiger l'inventaire exhaustif de tout ce que le génie humain avait produit depuis la nuit des temps pour dégeler les zygomatiques. Si la poilade était le propre de l'homme, l'ouvrage de Félix était sa bible.

Le jour de ses quarante ans, au terme de son colossal chantier, Félix put enfin se replonger dans la création, l'esprit dégagé de tout risque d'imitation.

Quelques semaines plus tard, il connut l'ineffable joie de publier un gag parfaitement inédit dans *Fluide Glacial*, le célèbre journal d'Umour & Bandessinées. Une blague certifiée pure de toute réminiscence qui lui valut les félicitations du rédacteur en chef. Le même

jour, le bonheur de Félix fut doublé par la parution en librairie de son catalogue raisonné de l'humour. L'ouvrage était accueilli avec enthousiasme par la presse qui promettait une belle carrière à son auteur.

Le lendemain, Félix reçut un appel du service juridique de sa maison d'édition lui indiquant qu'un écrivain avait déposé son propre inventaire exhaustif de l'humour à la Société des gens de lettres deux ans auparavant.

Félix faisait l'objet d'une plainte pour plagiat. Il ne trouva pas ça drôle.